



Je ne sais plus comment faire, où en mettre, comment m’y prendre pour qu’elle comprenne et me réponde. Je crois que j’en ai mis partout, même dans la cave, un endroit où elle ne va jamais ; j’avais usé de ruse pour qu’elle y aille et j’ai trouvé le moyen de l’y envoyer. Je ne compte plus le nombre de fois où je me suis servi du frigo. Et dans la chambre, ah notre chambre. Bon d’accord, quand on s’y retrouve le soir, la lumière est tamisée et à part l’amour ou le dodo, on n’y perd pas notre temps, mais quand même ! Elle passe ses journées à se pomponner, se fringuer ou ranger le bazar, comme elle dit. Eh bien, non. Rien. Elle n’a jamais rien remarqué d’anormal, d’extraordinaire. À la fin je vais finir par manquer d’imagination, je ne m’appelle pas Einstein, moi !

*Mon petit cœur, il est mignon, tout plein, mais je dois lui reconnaître un défaut. Un défaut que je devrais écrire tout en majuscules, tellement il est minant, énervant, fatigant. À mon avis, il doit avoir un problème du côté de la mémoire. Dans cinquante ans, il faudra qu’il se surveille, sinon Alzheimer n’étonnera personne, moi la première. Pour l’heure, sans doute pour combattre ce qu’il sent confusément, il a la fâcheuse manie de coller des espèces de bout de papier, de post-it ou des pense-bêtes un peu partout. J’en trouve sur le frigo, je ne fais que les décoller et les virer. Dans la salle de bain, sur le miroir au-dessus du lavabo et j’essuie les traces, j’en ai même dégotté sur la porte de la douche. Un jour, je m’en souviens, comme si c’était hier, il m’a fait descendre à la cave, au sous-sol de l’immeuble, je n’aime pas y aller, mais il cherchait partout sa casquette de cycliste. Ah, je l’ai retrouvée, sa casquette, et qu’est-ce qu’il y avait dedans ? Un morceau de papier rose, pas du meilleur goût. Je t’ai fichu ça vite fait dans le vide-ordure et quand je suis remontée à l’appartement, juste un merci, comme si de rien n’était. Je n’ose pas lui faire remarquer sa mauvaise habitude, c’est peut-être pour lui un moyen de se rassurer. Il faudrait que j’en discute avec sa mère, savoir s’il a eu des problèmes dans son enfance ou si elle en connaît dans la famille.*

Elle doit les trouver puisqu’ils disparaissent. Pourtant elle reste impassible, comme s’ils n’existaient pas. Si elle en lisait un, un seul. Même pas. Avec sa manie du ménage, tout doit être propre, nickel comme si le roi d’Angleterre allait débarquer chez nous. Je n’ai pas étudié la question, mais

elle doit tenir cette manie de sa mère. Il faudrait que j'en parle à son père, savoir si les femmes de la famille se transmettent cette lubie de génération en génération. Au cas où on aurait une fille, je prendrais le problème le plus tôt possible ! Peut-être que son paternel a une astuce pour guérir l'obsession, ou au moins attirer son attention à elle, plutôt que la laisser sombrer. En tout cas, m'obliger à recommencer, à faire preuve d'imagination, à montrer une telle constance, ce n'est pas fait pour me déplaire, mais je finis par ne plus savoir comment tourner la chose, je n'ai pas suivi de grandes études littéraires, alors les formules finissent par ne plus se renouveler. Je ne vais pas ouvrir un dictionnaire de citations et m'exprimer à la façon d'un vieux poète ou d'un scribouillard d'opérette. J'espère qu'elle va vite s'en apercevoir et me soulager, sinon je serai obligé d'employer une méthode plus traditionnelle : l'épreuve de vérité, la question directe.

*Ce matin encore, sitôt qu'il est parti au boulot, j'ai fait le tour du logement : un post-it rose dans la cuisine, un jaune dans le salon et un bleu dans la salle-de-bain. Une journée presque ordinaire, mais énervante. Ce soir, dès qu'il rentre, je lui sers un petit verre, je me prends un jus de fruit par la même occasion et je lui mets les points sur les I. Sans le brusquer, parce qu'il ne faut surtout pas s'emporter, mais lui faire comprendre que son petit manège m'occasionne du travail supplémentaire, dont il pourrait me dispenser. Dans un couple, les petites mises au point évitent les reproches insensés qui traînent. Il vaut mieux se dire les choses avec tendresse que de laisser les malentendus s'installer. Je ne sais plus où j'ai lu ce genre de conseil, mais je l'ai trouvé intelligent et je m'efforce de le suivre. Sur le même modèle, je considère qu'un appartement bien tenu est plus cosy, douillet qu'un bazar permanent. Je ne me vois pas faire des galipettes sur un carton à pizza oublié sur la moquette ou des journaux sous les fesses. Mon petit cœur ne me l'a jamais dit, mais je suis sûr qu'il est sensible à ce genre de précaution. Donc ce soir, mon petit coco, je te signale ta mauvaise manie et je te demande avec bisou, bisou, d'y faire attention pour me rendre heureuse.*

J'espère qu'aujourd'hui, elle se sera arrêtée à un des mots que je lui ai laissés : un dans la cuisine, un dans le salon et un dans la chambre. Non, dans le couloir, sur la porte du placard à chaussures. Non, j'y suis : dans la salle de bain, le post-it bleu, sa couleur préférée. Avec un peu de chance, elle l'aura regardé avant de le mettre à la poubelle. L'appartement est propre, trop presque. Même si je ne me plains pas d'avoir des pièces bien rangées. Quand tu vois des pornos où ils font l'amour sur la table de la salle à manger, avec des miettes de pain qui restent ; ça doit pas être confortable. Ouah, j'aimerais pas ! À l'inverse, je commence à me demander si elle sait lire : depuis le 2 avril, quand elle m'a annoncé sa grossesse, j'essaie de lui faire comprendre. J'ai compté hier sur ma calculatrice, ça fait 148 jours, le 149e aujourd'hui. Multiplié par deux à quatre petits rappels, avec un message que j'essaie de faire différent. J'aurais dû les noter au lieu de les écrire de tête ; j'ai sans doute utilisé plusieurs fois la même manière de dire. Pour un matheux comme moi, c'est excusable. Si ce soir en rentrant, elle ne réagit pas, j'utilise la routine pépère : la question yeux dans les yeux. Peut-être plus classique, mais après tout, les romantiques ont eu leur heure de gloire et ils n'en sont pas morts... en tout cas, pas de ça.

— Dis-moi, mon petit cœur, je voulais te dire quelque chose...

— Non, moi d'abord. Parce que mes réponses vont sûrement changer en fonction de celle que tu vas me dire en premier.

— Si tu le prends comme ça, on ne va pas aller loin. Ce que j'ai à te dire, ou plutôt à te deman-

der, ne va prendre qu'une poignée de secondes, et après je serai plus disposée à t'écouter.

— Je te pose la question et...

— Non, moi. C'est à propos du ménage.

— Et moi de notre ménage...

Les deux regards se croisent aussi interrogatifs l'un que l'autre.

— Quoi, tu veux me parler du ménage, toi ! Toi qui laisses tes pense-bêtes partout. Toi qui colles des post-it ou des espèces de bouts de papier dans toutes les pièces. Tu voudrais peut-être que je t'écoute, tu vas oser me donner des conseils...

— Est-ce que tu les lis, mes pense-bêtes ?

— Tu crois que je n'ai que ça à faire ? Je passe au moins une demi-heure par jour à les dénicher parce que Monsieur en planque partout, je nettoie le miroir de la salle-de-bain, je retire les traces sur le frigo et je ne te parle pas quand tu les colles avec du scotch sur la tête de lit. Et il faudrait en plus que je les lise ? Je...

— Si tu avais eu, au moins une fois, la curiosité d'y jeter un œil, tu aurais vu qu'ils te répètent sans cesse mon souhait de t'épouser.

— Qu'est-ce que tu racontes : des demandes en mariage !

Les deux voix se taisent, les regards se fixent et les lèvres se rapprochent. Il n'a jamais eu la réponse à ses questions ; elle n'a plus jamais eu de papier à décoller.